

varier considérablement d'un endroit à l'autre et d'une époque à l'autre – constatation qui peut, à son tour, impliquer que la culture constitue une variable importante dans la formation de l'identité sexuelle d'un individu.

Les théories des causes biologiques

Les médias ont accordé beaucoup d'attention aux travaux récents de quelques chercheurs qui tentent aujourd'hui d'associer le comportement homosexuel à certaines structures cérébrales, aux hormones ou aux gènes. Ces explications biologiques sont susceptibles de se recouper puisque les structures cérébrales peuvent se développer sous l'influence d'hormones qui agissent, elles, sur instruction du code génétique. Cette recherche n'en est qu'à ses débuts, et les premières théories qui ont fortement intéressé les médias n'ont pas encore passé le test crucial de l'étude comparative réalisée par d'autres chercheurs. Si une « île perdue de la cause biologique » existe quelque part, il se peut qu'un certain nombre de chercheurs aient, chacun de leur côté, repéré les sommets des montagnes, la jungle ou la côte, mais un gros travail de cartographie reste à faire. Pour des raisons que nous évoquerons plus loin, il n'existe, dans la communauté scientifique, aucun consensus sur la possibilité même de découvrir cette île.

En 1991, le neurologue S. LeVay a disséqué le cerveau de trente-cinq cadavres de sexe masculin parmi lesquels se trouvaient dix-neuf cadavres d'hommes connus pour être homosexuels et morts du sida, et il a découvert que, dans le cerveau des homosexuels, une partie de l'hypothalamus (INAH3) était plus petite, en moyenne, que celle des autres hommes, et de la même taille en fait que celle des femmes¹. Cette étude attend sa confirmation, mais la découverte de LeVay pose elle-même problème, et en particulier l'idée selon laquelle elle prouverait une orientation sexuelle prénatale². L'échantillon était réduit, et six des seize autres hommes disséqués pour permettre une comparaison étaient morts du sida, ce qui met en question leur hétérosexualité (LeVay

1. S. LEVAY, « A Difference in Hypothalamic Structure Between Heterosexual and Homosexual Men », *Science* 258, 30 août 1991, p. 1034-1037.

2. Pour les critiques formulées ici, voir en particulier W. BYNE et B. PARSONS, « Human Sexual Orientation: The Biologic Theories Reappraised », *Archives of General Psychiatry* 50, mars 1993, p. 228-229, 234-235; R.C. FRIEDMAN et J. DOWNEY, « Neurobiology and Sexual Orientation: Current Relationship », *Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences* 5, printemps 1993, p. 148; et M. BARINAGA, « Is Homosexuality Biological? », *Science* 253, 30 août 1991, p. 956-957.

n'avait pas d'information à ce sujet). Il est très possible que, chez les sujets homosexuels, le sida ait affecté le volume du INAH3 en réduisant les taux de testostérone au cours des dernières phases de la maladie.

Si les résultats de LeVay se trouvent confirmés par une autre étude portant également cette fois sur des homosexuels n'ayant pas contracté le sida, il faudra encore se demander si c'est le volume du INAH3 qui influence le comportement sexuel ou si c'est le comportement sexuel qui joue sur le volume de l'INAH3. On sait que le cerveau des hommes et celui des femmes ne se développent pas de la même façon pendant la période cruciale de la petite enfance – jusqu'à l'âge de quatre ans – puis tout au long de la vie ensuite dans la mesure où des facteurs tant sociaux que chimiques affectent son développement¹. Si, d'un autre côté, l'hypothalamus exerce véritablement une influence sur le comportement sexuel, il convient de s'interroger sur la force de cette influence. Bien que l'on sache que l'hypothalamus affecte le comportement sexuel des rongeurs, la région précise qui se trouve en cause n'a pas encore été clairement repérée, et même si les chercheurs parvenaient à la définir, on ne saurait comparer le comportement sexuel des humains à celui des rongeurs. Nous ne voudrions pas nous montrer insultant envers les rats – espèce pour laquelle nous éprouvons une grande admiration à bien des égards – mais nous pensons de notre devoir de suggérer que l'intelligence, la culture, l'éducation, l'expérience, la réflexion morale et l'action du Saint-Esprit rendent la sexualité humaine beaucoup plus complexe que ce que l'on pourrait en dire en se fondant sur des sécrétions d'hypothalamus de rongeur.

Un an après la publication de l'étude de LeVay, l'équipe de chercheurs de L.S. Allen et R.A. Gorsky découvrait qu'un faisceau de fibres nerveuses situées entre les deux hémisphères du cerveau, la commissure antérieure, était, en moyenne, plus grande chez trente-quatre homosexuels de sexe masculin². Bien que cette région du cer-

1. Voir D.F. SWAAB, L.J.G. GOOREN et M.A. HOFMAN, « Gender and Sexual Orientation in Relation to Hypothalamic Structures », *Hormone Research* 38, supp. 2, 1992, p. 51-61 ; BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 229, 236 ; A. GIBBONS, « The Brain as "Sexual Organ" », *Science* 253, 30 août 1991, p. 957-959. Swaab, Goren et Hofman n'ont pas essayé de vérifier les résultats de LeVay, mais ont découvert qu'une autre partie de l'hypothalamus, le noyau sexuellement dimorphe, était identique chez les homosexuels et les hétérosexuels de sexe masculin, alors que le noyau suprachiasmatique (dont la fonction est inconnue) était plus grand chez les homosexuels.

2. L.S. ALLEN et R.A. GORSKY, « Sexual Orientation and the Size of the Anterior Commissure in the Human Brain », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 89, 1^{er} août 1992, p. 7199-7202.

veau n'ait pas de rapport connu avec le comportement sexuel, certains chercheurs suspectèrent là l'existence d'un rapport avec le fait que les homosexuels de sexe masculin étaient beaucoup plus susceptibles d'être gauchers, dyslexiques ou bègues – tous handicaps liés au développement des hémisphères cérébraux – que les hétérosexuels¹. Les scientifiques ne pourront commencer à étudier la portée de cette découverte qu'après l'étude comparative. La seule autre étude portant sur la taille de la commissure antérieure en rapport avec la sexualité, a donné des résultats contraires². De plus, le résultat *moyen* obtenu par Allen et Gorsky cache d'énormes variations à l'intérieur même de leur échantillon, variations qui impliquent d'importants chevauchements avec le groupe hétérosexuel³. Enfin, le fait que leur étude ait été effectuée sur des sujets atteints du sida pose les mêmes questions que l'étude sur l'hypothalamus de LeVay, quant à la direction dans laquelle s'exerce l'influence.

De nombreuses études portant sur les taux d'hormones moyens des homosexuels n'ont pu déceler aucune différence entre ces taux et ceux des hétérosexuels⁴. On a découvert que les sécrétions hormonales prénatales influençaient les comportements sexuels ultérieurs des rongeurs, mais ces sécrétions n'ont pas la même influence chez les primates, et il est beaucoup plus difficile de déterminer leur influence sur la sexualité humaine, plus complexe et plus variée⁵. Même chez les scientifiques qui soupçonnent une influence hormonale prénatale ou immédiatement postnatale sur l'orientation sexuelle, le consensus se borne à reconnaître que cette influence n'est pas clairement définie, et qu'elle ne *cause* ou ne

1. K.O. GÖTESTAM, T.J. COATES et M.L. EKSTRAND, « Handedness, Dyslexia and Twinning in Homosexual Men », *International Journal of Neuroscience* 63, 1992, p. 179-186.

2. S. DEMETER, J.L. RINGO et R.W. DOTY, « Morphometric Analysis of the Human Corpus Callosum and Anterior Commissure », *Human Neurobiology* 6, 1988, p. 219-226.

3. BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 235.

4. B.A. GLADUE, « Psychobiological Contributions », *Male and Female Homosexuality: Psychological Approaches*, L. Diamant, sous dir., Series in Clinical and Community Psychology, Washington, Hemisphere, 1987, p. 132-134; BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 231-232.

5. Voir L. GOOREN, « Biomedical Theories of Sexual Orientation: A Critical Examination », *Homosexuality/Heterosexuality: Concepts of Sexual Orientation*, D.P. McWhirter, S.A. Sanders et J.M. Reinisch, sous dir., Kinsey Institute Series 2, New York, Oxford University Press, 1990, p. 71-87; BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 230-234; FRIEDMAN et DOWNEY, « Neurobiology and Sexual Orientation », p. 134-136.

détermine certainement pas l'orientation sexuelle¹. Des études génétiques de la sexualité ont permis la publication de recherches entreprises par J.M. Bailey et J.C. Pillard, sur les jumeaux². Sur 110 homosexuels de sexe masculin qui étaient soit jumeaux monozygotes soit jumeaux dizygotes, Bailey et Pillard ont découvert que 52 % des sujets monozygotes, mais seulement 22 % des sujets dizygotes avaient des jumeaux homosexuels, alors que le taux d'homosexualité chez des frères non-jumeaux était de 9,2 %. Sur 108 femmes homosexuelles, Bailey et ses collaborateurs ont découvert que 48 % des sujets monozygotes, mais 16 % seulement des sujets dizygotes avaient des jumelles homosexuelles, alors que le taux d'homosexualité chez des sœurs non-jumelles était de 14 %³. Une autre étude récente a obtenu des résultats similaires⁴.

Si ces taux sont exacts, ils semblent indiquer une sorte d'association génétique, au moins une fois sur deux environ, puisque seuls, les jumeaux monozygotes partagent le même matériel génétique. Cependant, comme le font remarquer W. Byne et B. Parsons, ces études présentent un certain nombre de faiblesses. La représentativité des échantillons est sujette à caution puisque les chercheurs ont recruté leurs sujets d'étude en passant par des publications et des organisations homosexuelles. D'autres études de jumeaux contredisent les résultats

1. GLADUE, « Psychobiological Contributions », p. 143, comparer p. 134-143. Voir également J. BANCROFT, « Commentary: Biological Contributions to Sexual Orientation », *Homosexuality/Heterosexuality: Concepts of Sexual Orientation*, D.P. McWhirter, S.A. Sanders et J.M. Reinish, sous dir., Kinsey Institute Series 2, New York, Oxford University Press, 1990, p. 109; J. MONEY, « Sin, Sickness or Status? Homosexual Gender Identity and Psychoneuro-endocrinology », *Psychological Perspectives on Lesbian and Gay Males Experiences*, L.D. Garnets et D.C. Kimmel, sous dir., New York, Columbia University Press, 1993, p. 162-163.

2. « A Genetic Study of Male Sexual Orientation », *Archives of General Psychiatry* 48, 1991, p. 1089-1096; J.M. BAILEY et al., « Heritable Factors Influence Sexual Orientation in Women », *Archives of General Psychiatry* 50, mars 1993, p. 217-223.

3. Dans l'étude menée auprès des femmes, il y avait aussi 35 sœurs adoptives dont 2 (6 %) étaient homosexuelles.

4. Dans « Homosexual Orientation in Twins: A Report on Sixty-One Pairs and Three Triplets Sets », *Archives of Sexual Behavior* 22, 1993, p. 187-206, F.L. Whitam, M. Diamond et J. Martin donnent un taux de concordance de 65 % pour 34 paires de jumeaux monozygotes et de 30 % pour 23 paires de jumeaux dizygotes. Comparer avec des chiffres de concordance similaires donnés, pour un échantillon plus réduit, par N. BUHRICH, J.M. BAILEY et N.G. MARTIN, « Sexual Orientation, Sexual Identity and Sex-Dimorphic Behaviors in Male Twins », *Behavior Genetics* 21, janvier 1991, p. 75-96.

de Bailey et Pillard¹, dont une étude récente qui a trouvé 25 % de concordance monozygote et 12,5 % de concordance dizygote². Le taux deux fois plus élevé chez les jumeaux dizygotes que chez des frères ou sœurs non-jumeaux n'a pas de signification génétique, puisque les jumeaux dizygotes ne partagent pas plus de matériel génétique l'un avec l'autre qu'avec leurs autres frères ou sœurs. En fait, il semble qu'il faille expliquer ce résultat et ce taux d'homosexualité plus élevé chez des frères et sœurs non-jumeaux que dans la population en général, plus par des facteurs *environnementaux* partagés que par des facteurs biologiques³. Et bien sûr, si le verre de la concordance est à moitié plein, il est aussi à moitié vide, ce qui laisse les chercheurs s'interroger sur les raisons pour lesquelles *tous* les jumeaux monozygotes ne partagent pas la même orientation sexuelle⁴.

Moins d'une année après l'étude de Bailey sur les jumeaux, une équipe de chercheurs dirigée par D. Hamer, publiait un rapport sur le lien qu'elle avait découvert entre l'homosexualité masculine et une petite anomalie de l'ADN sur le chromosome X⁵. Le gène « gay », comme l'appelèrent bientôt les médias, n'était en réalité aucunement un gène, mais l'observation que, sur quarante paires de frères homosexuels non-jumeaux, trente-trois paires avaient dans leur parenté, du côté maternel, des homosexuels chez lesquels on retrouvait des marqueurs d'ADN dans la même région chromosomique, appelée *q* 28.

Les réactions de la communauté scientifique allèrent d'un optimisme prudent (accompagné d'appels à des études comparatives et à

1. Bailey a lui-même fourni, lors d'une conférence en 1996 publiée en 2000, une réfutation décisive de ses découvertes originales et a reconnu, sur la base d'étude complémentaire qu'il a menée à partir du registre des jumeaux en Australie, que « les données statistiques n'étaient pas suffisamment probantes pour soutenir l'importance de facteurs génétiques » dans la détermination de l'orientation homosexuelle (Stanton L. JONES et Mark A. YARHOUSE, *Homosexuality. The Use of Scientific Research in the Church's Moral Debate*, Downers Grove, InterVarsity Press, 2000, p. 72-79).

2. M. KING et E. McDONALD, « Homosexuals Who Are Twins: A Study of Forty-six Proband », *British Journal of Psychiatry* 160, 1992, p. 407-409; pour une bibliographie plus complète, voir « Human Sexual Orientation » de BYNE et PARSONS, p. 229.

3. N. RISCH, E. SQUIRES-WHEELER et B.J.B. KEATS, « Male Sexual Orientation and Genetic Evidence », *Science* 262, 24 décembre 1993, p. 2063.

4. Dans « Comments on Discordant Monozygotic Twinning in Homosexuality », *Archives of Sexual Behavior* 23, février 1994, p. 115-119, W.J. Turner se livre à quelques conjectures qui vont dans un sens qui préserve la cause biologique. Turner envisage la possibilité d'un apport de sang inégal dans l'utérus et de changements génétiques qui suivraient la séparation des jumeaux dans l'utérus.

5. D. HAMER et *al.*, « A Linkage Between DNA Markers on the X Chromosome and Male Sexual Orientation », *Science* 261, 16 juillet 1993, p. 321-327.

une poursuite de la recherche) à une critique sévère¹. Le premier problème qui se pose est celui de l'absence du gène théorique lui-même : il existe des millions de bases-paires dans la région q 28, et, à ce jour, aucun gène n'a été isolé – si tant est qu'il n'y en ait qu'un. Les chercheurs n'ont obtenu que peu d'information de la part des membres de la parenté présumés hétérosexuels², et n'ont fourni aucune donnée émanant d'un groupe de contrôle³, ce qui a conduit à des spéculations selon lesquelles le gène pouvait apparaître (dans quelle proportion?) sans être « activé » (pour quelle raison?) dans la population générale⁴. De plus, si la cause déterminante de l'homosexualité est génétique, pourquoi sept paires de frères ont-ils échappé à la règle? L'échantillon était-il assez important? Des théories du même genre concernant la dépression, la schizophrénie et l'alcoolisme ont fait leur apparition, puis ont disparu après que des recherches plus approfondies ont été incapables de confirmer les premiers résultats⁵.

Enfin, le fait qu'il y ait corrélation entre un gène et l'homosexualité ne signifie pas pour autant que ce gène en soit la cause. Le(s) gène(s) peu(ven)t, par exemple, augmenter la tendance de deux frères jumeaux à s'identifier l'un à l'autre, de sorte que quand l'un devient homosexuel, l'autre est plus susceptible de l'imiter⁶. Il pourrait également s'agir d'un gène qui joue sur la recherche de la nouveauté, le désir d'éviter le danger, ou la dépendance – tous éléments qui peuvent se combiner avec l'environnement de l'enfant pour encourager certains

1. Si une étude supplémentaire menée par la même équipe de recherche (S.S. CHERNY, D.W. FULKER, D.H. HAMER, S. HU, L. KRUGLYAK, C. LI, A.M.L. PATTATUCCI et C. PATTERSON, « Linkage Between Sexual Orientation and Chromosome Xq28 in Males but Not in Females », *Nature Genetics*, 11, 1995, p. 248-256) est venue confirmer les résultats trouvés, une autre réalisée plus récemment sur un plus large échantillon les a confirmés (C. ANDERSON, G. EBERS, G. RICE et N. RISCH, « Male Homosexuality: Absence of Linkage to Microsatellite Markers at Xq28 », *Science* 284, avril 1999, p. 665-667). On trouvera un exposé de ces études et une évaluation critique dans Stanton L. JONES et Mark A. YARHOUSE, *op. cit.*, p. 79-83.

2. M. BARON, « Genetic Linkage and Male Homosexual Orientation: Reasons to Be Cautious », *British Medical Journal* 307, 7 août 1993, p. 337; comparer avec M. KING, « Sexual Orientation and the X », *Nature* 364, 22 juillet 1993, p. 288. King se montre par ailleurs favorable à la recherche menée par Hamer.

3. A. FAUSTO-STERLING et E. BALABAN, « Genetics and Male Sexual Orientation », *Science* 261, 3 septembre 1993, p. 1257.

4. J. MADDOX, « Wilful Public Misunderstanding of Genetics », *Nature* 364, 22 juillet 1993, p. 281.

5. BARON, « Genetic Linkage », p. 338; L. POOL, « Evidence for Homosexuality Gene », *Science* 261, 16 juillet 1993, p. 291-292.

6. FAUSTO-STERLING et BALABAN, « Genetics and Male Sexual Orientation », p. 1257.

comportements¹. Ce(s) gène(s) peu(ven)t également donner aux mères une tendance à surprotéger leurs fils – phénomène traditionnellement associé aux théories de l'« acquis » plutôt que de l'« inné »².

Nous ne mentionnons ici que les plus connues des approches biologiques de l'orientation sexuelle, approches intéressantes au demeurant. Le champ de la recherche commence à peine à être exploré – les questions elles-mêmes ne sont pas encore formulées – et les résultats de ces recherches sont porteurs d'une charge émotionnelle et politique sans précédent. Les psychiatres Byne et Parsons, de l'université de Colombia, proposent de résumer comme suit l'état de la recherche, tel qu'il leur apparaît actuellement :

Il n'existe, à l'heure actuelle, rien qui permette de justifier le bien-fondé d'une théorie biologique, tout comme rien ne permet de justifier le bien-fondé d'une quelconque explication socio-psychologique. Bien que tout comportement doive, au final, avoir un substrat biologique, l'attrait des explications biologiques peut s'expliquer, plus par l'insatisfaction qu'engendre l'état actuel des explications socio-psychologiques que par l'existence de données expérimentales établies. Un examen critique montre l'absence d'éléments favorables à une théorie biologique³.

La communauté scientifique n'est pas seule à traîner les pieds pour prendre en marche le train de l'explication biologique. Les homosexuels eux-mêmes disent leur inquiétude à l'idée que l'isolement d'un gène puisse éventuellement conduire à un acte de chirurgie génétique chargé de « corriger » l'homosexualité, ou, en attendant, à l'idée que la découverte, grâce à l'amniosynthèse, d'un élément génétique ne conduise à l'avortement du fœtus homosexuel. Il serait pour le moins intéressant de voir soudain les militants homosexuels rejoindre les manifestants pro-vie devant les cliniques du planning familial !

Mais il existe une autre conséquence inattendue dont les effets se font déjà sentir et qui surprendra bon nombre de lecteurs, à savoir que, tout en applaudissant aux théories favorables aux causes biologi-

1. BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 236-237.

2. MADDOX, « Wilful Public Misunderstanding », p. 281. Les spécialistes apprécieront le duel auquel se livrent N. Risch et D. Hamer, à propos de plusieurs points techniques de recherche génétique dans *Science* 262, 24 décembre 1993, p. 2063-2065. Nous nous reconnaissons incompétent pour désigner le vainqueur de ce débat.

3. BYNE et PARSONS, « Human Sexual Orientation », p. 228.

ques – en raison de l'impact qu'elles ont sur l'opinion publique¹ – une bonne partie des militants homosexuels se montre partisan, sur un plan philosophique, d'un *choix personnel* par opposition à toute théorie déterministe, qu'elle soit biologique ou environnementale. Que l'on en juge, par exemple, par les propos de Darrel Yates Rist, cofondateur de la *Gay and Lesbian Alliance Against Defamation* :

Au cours de l'été 1991, le journal *Science* a fait état de différences anatomiques existant entre le cerveau d'hommes homosexuels et celui d'hommes hétérosexuels. Les médias euphoriques – ces grands pourvoyeurs de mythes culturels – ont fait mousser cette histoire au maximum... les journalistes se sont triomphalement emparés de la supposition, remise au goût du jour, selon laquelle, nous, humains, n'étions pas plus responsables de nos choix sexuels que de tout autre choix, mais étions en toute chose conditionnés par nos chromosomes... Mais, [le travail de LeVay], comme toute autre recherche de ce genre, constitue une tentative bien inutile pour convaincre des gens qui, intuitivement, savent mieux que lui que leurs enfants ne peuvent en aucun cas être séduits par des idées bizarres s'ils n'y sont incités par quelque chose qui est inscrit dans leur cerveau depuis leur naissance...

Après tout, la science peut bien découvrir une façon d'expliquer le jeu compliqué des gènes et de l'environnement qui incite chacun d'entre nous à faire, tout au long de sa vie, les choix subtils qui le conduise à s'exprimer de telle ou telle façon, dans le domaine sexuel comme dans d'autres, au sein d'une culture toute empreinte de conformisme. Soit. Mais finalement, il me semble cependant lâche de renoncer à notre responsabilité individuelle dans la construction de nos désirs sexuels. Au contraire, refuser le mensonge commode et insister sur le droit qui est le nôtre de nous réaliser sur le plan affectif – quelle que soit la direction dans laquelle nous poussent nos désirs, et aussi contraires que ceux-ci puissent être aux normes sociales – est un acte à la fois honnête et courageux, un acte de totale liberté².

1. De peur que ne subsiste un doute sur l'influence qu'exercent, sur l'opinion publique, les études portant sur les causes biologiques, une étude réalisée par des étudiants s'est chargée de le prouver : J. PISKUR et D. DEGELMAN, « Effect of Reading a Summary of Research About Biological Bases of Homosexual Orientation on Attitudes Toward Homosexuality », *Psychological Reports* 71, numéro 3, pt 2, décembre 1992, p. 1219-1225.

2. D.Y. RIST, « Are Homosexuals Born That Way? », *The Nation*, 19 octobre 1992, p. 424-429.

Il est évident que Rist ne risque pas d'applaudir aux idées qui sous-tendent cet ouvrage ou à ses conclusions, et nous nous garderons soigneusement de faire dire à cette citation ce qu'elle ne dit pas. Rist affirme, par exemple, que nous sommes tous fondamentalement bisexuels et que les hétérosexuels se cachent derrière les causes biologiques pour se protéger de leurs propres fantasmes érotiques homosexuels. Si nous le citons, c'est pour montrer que la question des causes biologiques n'est pas une simple question d'opposition entre science et tradition. Par exemple, nous sommes d'une manière générale, partisan d'une éthique traditionnelle, mais nous n'en sommes pas moins persuadé (en dépit des réserves émises précédemment) que les théories biologiques sont suffisamment prometteuses pour que la biologie figure au nombre des causes qui influencent probablement le comportement sexuel d'un individu. Mais ce qui va sans doute bien au-delà de ce qu'autorisent les résultats incomplets et contradictoires de la recherche, c'est de faire de ces causes, l'explication *exclusive* – parfois appelée « essentialisme biologique » – de ce comportement.

Le constructionnisme social

Diamétralement opposée, à certains égards, à l'essentialisme biologique est la théorie selon laquelle l'homme serait un réceptacle en attente d'être rempli par la culture et l'environnement – un mécanisme social opposé à un mécanisme biologique. Nous demandons l'indulgence des spécialistes pour avoir choisi de nous livrer, dans ce paragraphe, à un certain nombre de généralisations; les autres noteront simplement qu'il existe dans cette approche, une certaine diversité que les lecteurs intéressés pourront découvrir en se référant à nos sources¹.

1. La théorie de la construction sociale de l'individu se trouve particulièrement bien expliquée chez R.C. TROIDEN, « The Formation of Homosexual Identities », *Psychological Perspectives on Lesbian and Gay Male Experiences*, L.D. Garnets et D.C. Kimmel, sous dir., New York, Columbia University Press, 1993, p. 191-217 et V.C. CASS, « The Implications of Homosexual Identity Formation for the Kinsey Model and Scale of Sexual Preference », *Homosexuality/Heterosexuality: Concepts of Sexual Orientation*, D.P. McWhirter, S.A. Sanders et J.M. Reinisch, sous dir., Kinsey Institute Series 2, New York, Oxford University Press, 1990, p. 239-266. Pour une comparaison directe avec les théories biologiques, voir J.P. DE CECCO et J.P. ELIA, « A Critique and Synthesis of Biological Essentialism and Social Constructionist Views of Sexuality and Gender », *Journal of Homosexuality* 24, numéros 3-4, 1993, p. 1-26. Pour l'aspect historique, voir D.F. GREENBERG, *The Construction of Homosexuality*, Chicago, University of Chicago Press, 1988, p. 1-21, 482-499, et M. FOUCAULT, *Histoire de la Sexualité*, vol. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

Le constructionnisme social part de l'idée que la conduite sexuelle est, à l'origine, de nature sociale; c'est-à-dire qu'hommes et femmes apprennent la sexualité comme ils apprennent toutes choses. Les différences de sexe sont présentes à la naissance, les différences de genre (« masculin » et « féminin ») sont entièrement une question d'éducation, et ce sont les influences ou les contraintes sociales qui déterminent le comportement sexuel. Historiquement, ceci se vérifie tout au long de l'histoire et au travers de toutes les cultures, par la diversité des conduites sexuelles et des réactions à ces conduites. Les constructionnistes n'en déduisent pas nécessairement que les règles sexuelles sont arbitraires au point de changer avec le pouvoir en place¹, mais, ils estiment que ces règles n'en sont pas pour autant liées à des traditions morales ou à des principes universellement reconnus. Chaque culture met plutôt en place ses propres limites au changement au travers de l'interaction de la tradition, de la religion, de la politique et d'un certain nombre d'autres facteurs. L'homosexualité telle que nous la connaissons – à savoir des relations durables entre adultes consentants – n'existait tout simplement pas avant le XIX^e siècle, époque à laquelle elle fut inventée par des scientifiques pour créer un *état* pathologique à partir d'un *comportement* rare (connu auparavant essentiellement sous le nom de « sodomie »). La création de cet état a permis à un nombre croissant d'individus de s'identifier à lui, et pour finir, de réagir contre son statut de pathologie.

Ce bref historique nous permet d'expliquer comment se forme, de manière générale et sur un plan sociologique, l'identité homosexuelle d'un individu. Cette formation se fait en quatre étapes: sensibilisation, confusion, identité assumée et engagement. Au départ, avant la puberté, chaque individu se perçoit comme hétérosexuel, mais certains sont *sensibilisés* à des sentiments de marginalité – sensation d'être différent des autres personnes du même sexe: du type « garçon manqué » ou « chochette » (*sissy*). Au cours de l'adolescence, l'individu peut commencer à associer cette marginalité à l'homosexualité; il passe alors par plusieurs années de *confusion*, tente de faire face de diverses façons aux perceptions négatives qu'il a de lui-même, à diverses expériences sexuelles, à la réprobation sociale et à l'ignorance de la société en matière d'homosexualité. Vers la fin de l'adolescence, l'individu

1. C'est là la position de Foucault et vraisemblablement aussi celle de G.D. Goss (voir les chap. 2 et 3); pour une critique émanant d'un autre constructionniste, voir GREENBERG, *The Construction of Homosexuality*, p. 489-499.

peut commencer à *assumer son identité*, étape caractérisée par l'acceptation de son homosexualité et une association grandissante, tant sociale que sexuelle, avec d'autres homosexuels. Enfin, l'individu en arrivera peut-être à l'*engagement*, une étape qui durera généralement toute la vie et qui impliquera la satisfaction d'être homosexuel, des relations homosexuelles durables et la révélation (*outing*) spontanée de son homosexualité aux non-homosexuels.

Les critiques faites à la théorie constructionniste sociale dépendent, dans une certaine mesure, de la place que chaque théoricien accorde ou refuse à d'autres facteurs. Certains théoriciens se montrent très exclusifs et ne reconnaissent qu'une vérité: la vérité sociologique; pour eux, tous les individus ne sont que des réceptacles passifs qui se contentent d'accueillir les influences culturelles. À l'instar des théories biologiques, le constructionnisme social peut être déterministe; c'est-à-dire que certains théoriciens n'expliquent le comportement homosexuel que par l'action de forces invisibles et impersonnelles sur lesquelles l'individu n'a aucun contrôle.

Alors qu'au niveau individuel, l'approche constructionniste peut donner une description plausible du processus de formation de l'identité homosexuelle, elle se montre beaucoup plus vague lorsqu'elle en arrive aux causes qui expliquent ce processus, surtout aux premiers stades. Qu'est-ce qui provoque, par exemple, le déclic qui va amener un individu, en proie à la confusion quant à son identité sexuelle, à basculer dans un sens ou dans un autre? Ou, pour remonter plus loin encore, pourquoi et comment un parent socialise-t-il son tout jeune enfant de telle sorte qu'il développe une sexualité non-conforme? Les petits enfants sont-ils réellement des pages blanches sur lesquelles n'importe quel adulte capable de tenir un crayon peut inscrire la notion du masculin et du féminin? Face à de telles questions, les réponses sociologiques se trouvent manifestement souvent en concurrence directe avec les réponses biologiques – et les unes et les autres se trouvent à leur tour en concurrence avec l'idée selon laquelle la réflexion et la volonté individuelles ont largement leur mot à dire à certains moments.

Petite enfance et environnement

Pour expliquer les causes de l'homosexualité, la plupart des théories de l'« acquis » insistent énormément sur les perturbations profondes qui peuvent affecter la relation parent-enfant au cours des cinq

premières années de la vie¹. Selon l'explication psychanalytique classique, chaque enfant est attiré vers le parent du sexe opposé, et l'inévitable frustration de ce désir conduit l'enfant à résoudre ce conflit en se tournant vers le parent du même sexe (il s'agit là de la « résolution du complexe d'Édipe » qui intervient généralement vers l'âge de quatre ans). Mais, pour les pré-homosexuels, quelque chose se passe mal dans la relation avec le parent du même sexe, et l'individu demeure dans un état d'immaturité ou d'incomplétude sexuelle qui lui fait désirer la personne du même sexe que lui et éprouver (souvent inconsciemment) de l'hostilité envers la personne du sexe opposé.

Les théories du développement n'emploient pas toutes le langage de la psychanalyse, mais toutes bénéficient d'une quantité de données massives qui associent l'homosexualité masculine adulte à la présence, au cours de l'enfance, d'un père distant, inaccessible et peu accueillant et d'une mère excessivement affectueuse, dominatrice et très proche².

1. Les meilleurs travaux sur le sujet sont, à notre avis, celui de Lawrence J. HATTERER, *Changing Homosexuality in the Male: Treatment for Men Troubled by Homosexuality*, New York, McGraw-Hill, 1970, et celui de E. MOBERLY, « Homosexuality: Restating the Conservative Case », *Salmagundi* 58/59, automne 1982/hiver 1983, p. 281-299. On lira également avec profit d'autres ouvrages importants reflétant la diversité qui existe au sein de la théorie du développement : R.T. BARNHOUSE, *Homosexuality: A Symbolic Confusion*, New York, Seabury Press, 1977 ; I. BIEBER et al., *Homosexuality: A Psychoanalytic Study*, New York, Basic Books, 1962, p. 44-117 ; B. BURCH, « Heterosexuality, Bisexuality and Lesbianism: Rethinking Psychoanalytic Views of Women's Sexual Object Choice », *Psychoanalytic Review* 80, printemps 1993, p. 83-89 ; R. FINE, « Psychoanalytic Theory », *Male and Female Homosexuality: Psychological Approaches*, L. Diamant, sous dir., Series in Clinical and Community Psychology, Washington, Hemisphere, 1987, p. 81-95 ; R.C. FRIEDMAN, « Contemporary Psychoanalysis and Homosexuality », *Experimental and Clinical Endocrinology* 98, numéro 2, 1991, p. 155-160 ; E. MOBERLY, *Psychogenesis: The Early Development of Gender Identity*, Longdon, Routledge & Kegan Paul, 1983 ; F. MORGENTHALER, *Homosexuality, Heterosexuality, Perversion*, Hillsdale, Analytic, 1988 ; C.W. SOCARIDES, « The Homosexualities: A Psychoanalytic Classification » *The Homosexualities: Reality. Fantasy and the Arts*, C.W. Socarides et V.D. Volkan, sous dir., Madison, International Universities Press, 1991, p. 9-46 (voir également les livres de Socarides dans la bibliographie générale) ; et M. STERNLICHT, « The Neo-Freudians », *Male and Female Homosexuality: Psychological Approaches*, L. Diamant, sous dir., Series in Clinical and Community Psychology, Washington, Hemisphere, 1987, p. 97-107.

2. M. SIEGELMAN cite 23 études dans « Kinsey and Others: Empirical Input », *Male and Female Homosexuality: Psychological Approaches*, L. Diamant, sous dir., Series in Clinical and Community Psychology, Washington, Hemisphere, 1987, p. 51. Voir, en particulier, les études très vastes de M.T. SAGHIR et E. ROBINS, *Male and Female Homosexuality: A Comprehensive Investigation*, Baltimore, William Wilkins, 1973 ; BIEBER et al., *Homosexuality*, p. 79, 114 ; et A. BELL, M. WEINBERG et S. HAMMERSMITH, *Sexual Preference: Its Development in Men and Women*, Bloomington, Indiana University Press, 1981, p. 41-62, 117-134.

La perte d'un parent – à la suite d'un décès ou d'un divorce – peut également venir perturber la relation parent-enfant. Il est intéressant de noter l'importance du pourcentage d'homosexuels, tant hommes que femmes, qui ont perdu leur père, par décès ou par divorce. M.T. Saghir et E. Robins, par exemple, ont constaté que 18 % des homosexuels et 35 % des homosexuelles avaient perdu leur père par décès ou par divorce avant l'âge de dix ans¹.

Il est possible qu'en conséquence de traumatismes précoces de ce type, l'enfant commence à manifester un comportement transsexuel au cours de ses années de pré-adolescence. Bien qu'il y ait peu d'homosexuels adultes qui ressemblent au stéréotype de l'homme efféminé ou de la femme masculine, la grande majorité d'entre eux (plus de 70 %) disent avoir été des « garçons manqués » ou des « chochottes » (*sissy*) lorsqu'ils étaient enfants². Il est intéressant de noter que, pendant l'enfance, celles qui étaient perçues comme des garçons manqués sont généralement satisfaites d'être des femmes, alors que ceux qui étaient perçus comme des « chochottes » (*sissy*) désirent vraiment être des filles. Ce qui s'explique presque certainement par le fait que la culture stigmatise les garçons efféminés mais pas les « garçons manqués », ce qui peut à son tour aider à expliquer que parmi les homosexuels il y ait

1. SAGHIR et ROBINS, *Male and Female Homosexuality*, p. 139, 296-297, chiffres à comparer avec, respectivement, les 9 % et 4 % trouvés chez le groupe de contrôle hétérosexuel. Si on considère la perte de la mère et/ou du père par décès ou par divorce, avant l'âge de 15 ans, celle-ci se rencontre chez 35 % d'homosexuels et 46 % des femmes homosexuelles (respectivement 12 % et 7 % pour les hétérosexuels). Le divorce est, chez les lesbiennes, la cause la plus fréquente de ces situations. En outre une atmosphère familiale marquée par des querelles fréquentes, des actes de violence et l'alcoolisme était présente chez 52 % des hommes homosexuels et 44 % des femmes homosexuelles (contre seulement 17 % des hétérosexuels) [NdE]. Comparer avec D.K. PETERS et P.J. CANTRELL, « Factors Distinguishing Samples of Lesbian and Heterosexual Women », *Journal of Homosexuality*, 21, numéro 4, 1991, p. 10. Peters et Cantrell ont également constaté chez les femmes homosexuelles, un taux exceptionnellement élevé d'absences prolongées du père au cours de l'enfance. Les résultats de l'enquête ACSJ laissent apparaître que l'attirance homosexuelle est « plus fréquente parmi les jeunes dont les parents sont séparés et dont la mère – avec laquelle ils vivent – n'a pas reformé un couple (alors que le divorce ou la séparation des parents, en eux-mêmes, ne sont pas corrélés avec une attirance plus fréquente) » (B. LHOMOND, « Attirance et pratiques homosexuelles », *op. cit.*, p. 203-204).

2. Voir, par exemple, SAGHIR et ROBINS, *Male and female Homosexuality*, p. 17-31, 191-203; R. GREEN, *The 'Sissy Boy' Syndrome and the Development of Homosexuality*, New-Haven, Yale University Press, 1987; G. PHILLIPS et R. OVER, « Adult Sexual Orientation in Relation to Memories of Childhood Gender Conforming and Gender Nonconforming Behaviors », *Archives of Sexual Behavior* 21, numéro 6, 1992, p. 543-558; et BELL, WEINBERG et HAMMERSMITH, *Sexual Preference*, p. 74-81, 145-152. Il faut noter que Bell et ses collaborateurs ne se servent pas des résultats de leurs recherches pour soutenir la théorie psychanalytique classique.

plus d'hommes que de femmes. Le garçon qui se trouve dans cette situation peut en effet être socialisé en tant que fille en s'associant à elles, et comme les filles grandissent en désirant les garçons, il en fait autant. Il se peut également qu'il désire l'amour des hommes parce qu'il a grandi en étant rejeté par eux.

Les différentes statistiques relatives tant à la perte d'un parent qu'à l'acceptation du statut de garçon manqué, indiquent que, chez les femmes, le développement de l'identité sexuelle peut ne pas s'effectuer tout à fait de manière inverse à celui des hommes¹. Au nombre des différences, on retiendra, chez les femmes qui deviennent lesbiennes, le taux élevé de traumatismes sexuels subis au cours de l'enfance², et bien entendu les façons différentes dont les femmes désirent vivre et expriment leur sexualité (que celles-ci soient apprises ou innées).

Il ressort de tout ceci que, *tant chez les femmes que chez les hommes homosexuels*, l'éducation peut entraîner une difficulté à se réconcilier avec la masculinité. C'est ainsi, bien sûr, que les théories du développement expliquent le cas des homosexuels de sexe masculin qui, devenus adultes, ne désirent pas être femmes, mais désirent s'identifier à un homme. Le désir sexuel est une conséquence compréhensible de ce besoin intense, mais la satisfaction de ce désir ne répond pas au besoin sous-jacent à ce désir. Pour beaucoup d'homosexuels de sexe masculin, ce cycle du besoin, de l'apaisement temporaire grâce à l'assouvissement du désir sexuel, puis de la frustration plus profonde qui s'ensuit, prépare psychologiquement à un comportement sexuel obsessionnel et compulsif qui se traduit le plus souvent par le multipartenariat.

Les critiques faites aux théories du développement – comme aux théories biologiques d'ailleurs – reposent sur le caractère contradictoire des résultats de la recherche ainsi que sur les cas qui représentent des démentis aux théories en question. Comment expliquer en effet qu'un individu qui a eu des parents équilibrés, qui n'a subi aucun traumatisme au cours de l'enfance, qui n'a présenté, au cours de la pré-adolescence, aucun comportement ambigu, n'en manifeste pas moins

1. Pour plus d'informations sur les relations avec le père dans le cas de femmes homosexuelles, voir le résumé de dix études effectuées par G.J.M. van den AARDWEG et rapportées dans *On the Origins and Treatment of Homosexuality*, New York, Praeger, 1986, p. 183-184.

2. Peters et Cantrell (« Factors Distinguishing Samples », p. 2-3) citent dix études antérieures qui révèlent des taux élevés d'incestes, de viols et de sévices; mais leur étude ne confirme pas ce schéma.

finalement une préférence homosexuelle – et ne se souvient peut-être même d’aucune autre préférence ? Du reste, est-il si évident qu’un traumatisme subi au cours de la petite enfance joue un rôle si important dans la formation de l’identité sexuelle ? Cette idée se fonde sur les impressions des thérapeutes et sur les souvenirs lointains de leurs patients, souvenirs qui peuvent d’ailleurs être fabriqués pour les besoins de la théorie en vogue¹. En ce qui concerne les parents eux-mêmes, plusieurs spécialistes ont récemment choisi l’œuf de préférence à la poule, en affirmant que les parents de même sexe que la poule (ou le coq, bien sûr) *réagissaient* aux enfants pré-homosexuels en devenant distants et inefficaces². On voit donc que les partisans de la théorie du développement eux-mêmes peuvent en arriver à des interprétations différentes des mêmes données. Certains en arrivent même d’ailleurs à faire une nouvelle lecture de leur propre discipline : certains psychanalistes se sont en effet mutinés en affirmant qu’il fallait débarrasser leur science de sa terminologie négative, telle que « échec de l’Œdipe » et « immaturité » afin de montrer clairement que « ce qui était essentiel était d’avoir une perception positive de soi et une capacité à établir des relations profondes ; le sexe de l’objet de l’attachement étant secondaire »³. Dans ce « meilleur des mondes », même Sigmund Freud n’est plus sacré.

Environnement moral

Bien qu’il ne concourt pas pour figurer en bonne place dans la littérature spécialisée consacrée à l’étiologie (les causes) de l’homosexualité, l’environnement moral mérite cependant d’être reconnu

1. Il s’agit là, bien sûr, d’un argument à double tranchant : comme la théorie du développement n’est plus à la mode, on n’interroge plus les homosexuels sur les problèmes de leur petite enfance, ou bien ils ne s’en « souviennent » plus. Il est à coup sûr bizarre que, à notre connaissance, pas une seule étude n’ait été menée sur la petite enfance des homosexuels depuis le début des années 80. S’agit-il d’une question qui n’intéresse plus personne ou l’argent accordé pour la recherche est-il lié à des préoccupations « politiquement correctes » ? Pour d’autres arguments tendant à faire de la théorie du développement une expression de l’homophobie, voir K. LEWES, *The Psychoanalytic Theory of Homosexuality*, New York, Simon & Schuster, 1988, et la critique de R.C. FRIEDMAN dans *Archives of Sexual Behavior* 19, juin 1990, p. 293-301. Dans le même numéro (p. 307-308) Lewes critique la défense de la théorie du développement publiée par FRIEDMAN : *Male Homosexuality : A Contemporary Psychoanalytic Perspective*, New-Haven, Yale University Press, 1988.

2. Par exemple, SIEGELMAN, « Kinsey and Others », p. 53-54 ; BELL, WEINBERG et HAMMERSMITH, *Sexual Preference*, p. 218.

3. BURCH, « Heterosexuality, Bisexuality and Lesbianism », p. 97.

comme un facteur influent dans la formation de la sexualité de l'individu. Pour être plutôt ambiguë, la conscience humaine n'en est pas moins une réalité. Pour certains, elle n'est rien d'autre qu'une petite voix dans la tête qui répète tout bas les grands principes éducatifs inculqués au cours de l'enfance – la dernière voix peut-être qui se fasse entendre avant que la passion ne fasse tout oublier. Pour d'autres, elle est le produit d'une réflexion éthique voulue et mûrie.

L'Écriture affirme que la conscience du chrétien peut être « purifiée » par l'Esprit de Dieu (He 9.14, 22; 1 P 3.21), ce qui signifie, pensons-nous, que Dieu agit dans et au travers de nos expériences pour développer l'acuité de notre discernement moral (voir, par exemple, Col 1.9-10; He 5.14).

Certaines personnes se trouvent placées – sans qu'aucun mérite ne leur en revienne – dans un environnement familial, religieux, éducatif ou conjugal qui stimule et récompense la force et la maturité morales. D'autres, reconnaissant leur besoin de tels stimulants, choisissent de se placer eux-mêmes dans un environnement édifiant qui leur permet de lire de bons livres, de grandir en combattant dans la prière et de pratiquer le bien. Le sage sait que la droiture et la justice ne se développent pas dans un vide social et spirituel, mais que la conscience est quelque chose de contagieux.

Ce serait donc une erreur, même dans une étude consacrée aux théories étiologiques non-religieuses – et *tout particulièrement* dans une telle étude – de passer sous silence l'influence de la conscience dans la formation de l'identité sexuelle d'un individu. Si le message que lui envoie son environnement moral est: « tout est permis », il se permettra effectivement tout. Ou si son environnement moral est répressif mais sans véritable profondeur, il pourra se rebeller contre des règles qui lui apparaîtront aussi vaines que ceux qui essaient de les lui imposer. Si, par contre, l'environnement moral d'un individu offre, pour le guider dans son comportement sexuel, des principes scrupuleusement respectés, tendrement inculqués, défendus de façon rationnelle, il y a de fortes chances pour que celui-ci agisse conformément à ces principes.

Le poids du comportement

Plus ou moins apparentée à la théorie constructionniste sociale, la psychologie comportementale affirme que l'individu apprend la sexua-

lité (comme toute autre chose) par l'expérience¹. Contrairement à la plupart des approches psychanalytiques et de la théorie du développement, le béhaviorisme n'accorde aucune importance à l'environnement ou au comportement. Il observe simplement que les gens cherchent à répéter les expériences agréables et à éviter les expériences douloureuses. Lorsque la sanction est immédiate, comme c'est souvent le cas (dans un sens négatif ou positif) pour la sexualité, elle contribue puissamment à mettre en place de futurs schémas de comportement.

Des expériences érotiques très simples peuvent être faites avec des personnes de même sexe dès la petite enfance si, par exemple, l'enfant associe très étroitement le parent du même sexe que lui à une stimulation des parties génitales pendant le bain ou le changement des couches. Plus tard, les parents peuvent découvrir un enfant « qui joue au docteur » et réagir si durement que l'enfant associera désormais le sexe opposé à la douleur. Beaucoup de jeunes garçons qui sont séduits par des hommes ou qui se livrent à des jeux sexuels avec d'autres garçons trouvent l'expérience agréable ; certains construisent alors leurs fantasmes sexuels autour de ces expériences jusqu'à ce qu'ils commencent à se définir comme homosexuels et à adopter ce comportement, en tant qu'adultes cette fois. Il arrive aussi que des individus des deux sexes fassent des expériences négatives avec des personnes du sexe opposé et se tournent vers des représentants de leur propre sexe pour se procurer du plaisir (ce qui arrive plus souvent mais aussi plus tardivement chez les femmes). Il arrive enfin que certaines personnes n'aient tout simplement pas l'occasion de rencontrer de représentants du sexe opposé.

Après quelques expériences agréables avec des personnes du même sexe, l'influence négative que constitue la condamnation sociale de l'homosexualité peut en faire revenir certains vers l'hétérosexualité ou, tout au moins, vers le compromis que représente la bisexualité. Mais d'autres parviennent à persévérer dans l'homosexualité en s'entourant d'un certain nombre d'appuis, tels qu'un compagnon stable, un réseau d'amis solidaires et une image positive de soi.

On peut opposer à la psychologie béhavioriste certaines des critiques déjà adressées à la théorie constructionniste sociale. En effet, elle n'explique pas vraiment les raisons qui font qu'un individu choisisse

1. J. GREENSPOON et P.A. LAMAL, « A Behaviorist Approach », *Male and Female Homosexuality: Psychological Approaches*, L. Diamant, sous dir., Series in Clinical and Community Psychology, Washington, Hemisphere, 1987, p. 109-128. Voir aussi M. STORMS, « A Theory of Erotic Orientation Development », *Psychological Review* 88, 1981, p. 340-353.

telle orientation plutôt que telle autre. De plus, elle minimise le rôle de la volonté et de la réflexion en réduisant l'activité humaine à un ensemble de réactions à des stimuli externes. C'est en partie ce qui explique que le béhaviorisme se soit acquis une très mauvaise réputation, en particulier auprès des militants homosexuels, car il a fait appel à certaines techniques de thérapie qui faisaient naître l'aversion en infligeant des châtiments physiques en réponse à des réactions érotiques homosexuelles¹.

Excursus: peut-on devenir homosexuel par « recrutement » ?

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent montre bien que la formation d'une identité sexuelle est, dans la plupart des cas, trop complexe pour s'expliquer uniquement par l'œuvre de séduction d'un homosexuel. Il est sans doute excessif de craindre, comme beaucoup le font, de voir son enfant séduit par un instituteur ou un professeur. Les faits montrent cependant que l'on peut, à juste titre, craindre un éventuel « recrutement » au cours de l'enfance ou de la prime adolescence, et ce, pour des raisons qu'expliquent les différentes théories que nous venons d'exposer.

Les chiffres donnés au chapitre 6 montraient que le pourcentage d'homosexuels de sexe masculin ayant subi des sévices sexuels au cours de leur enfance était beaucoup plus élevé que celui de l'ensemble de la population. Le fait même d'avoir subi des sévices n'a pas nécessairement de lien direct avec l'identité sexuelle d'un jeune garçon, mais les résultats d'une importante étude récente n'en sont pas moins troublants; en effet, bien que moins de 4 % des jeunes garçons subissent des sévices sexuels de la part d'hommes adultes, le pourcentage des homosexuels et des bisexuels de sexe masculin ayant été soumis à ce genre de sévices au cours de l'enfance est, lui, près de dix fois supérieur (35 %) à celui de l'ensemble de la population². Il est également intéressant de remarquer que 75 % des homosexuels de sexe masculin

1. Voir, par exemple, GOSS, *Jesus Acted Up*, p. 44; J.J. MCNEILL, *L'Église et l'homosexuel: un plaidoyer*, Genève, Labor et Fides, 1982, p. 116-117.

2. L.S. DOLL et al., « Self-Reported Childhood and Adolescent Sexual Abuse Among Adult Homosexual and Bisexual Men », *Child Abuse and Neglect* 16, 1992, p. 855-864. Cette étude a été menée auprès d'un millier d'adultes, à Chicago, Denver et San Francisco en 1989-1990. Les victimes des rapports sexuels imposés sont en moyenne très jeunes: le premier viol survient bien avant l'âge moyen général des premiers rapports, qui est de 17 ans chez les hommes et 18 chez les femmes (écarts de 6 ans chez les homo/bisexuels et de 3 ans chez les hétérosexuels). [*suite page suivante*]

ont eu une première expérience homosexuelle avant l'âge de seize ans, alors que 22 % seulement des hétérosexuels ont eu leur première expérience hétérosexuelle avant cet âge¹.

Il existe à cela toutes sortes d'explications. Les partisans des théories biologiques ou du développement diront que les enfants pré-homosexuels sont plus susceptibles que les autres de devenir les cibles de sévices sexuels. Les partisans des théories sociologiques ou béhavioristes diront que les enfants qui ont fait de telles expériences sont plus susceptibles que d'autres de passer par une étape de confusion quant à leur identité sexuelle et de se définir plus tard comme homosexuels. Ceux qui accordent de l'importance à l'environnement moral diront qu'une société qui considère avec de plus en plus de neutralité le comportement homosexuel, freinera de moins en moins et de plus en plus faiblement ceux qui associent expérience homosexuelle précoce et identité homosexuelle.

Si l'on ajoute à tout cela la libéralisation des idées sur la pédophilie et le taux grandissant des sévices sexuels (reconnus comme tels ou non), on ne s'étonnera pas que de plus en plus d'enfants soient ouverts à l'influence homosexuelle. De plus, nous n'avons considéré ici que l'impact de l'expérience sexuelle elle-même sur les jeunes, mais il faut également prendre en compte l'impact d'une éducation neutre ou pro-homosexuelle militante qui ne cesse de gagner du terrain.

Comme le montrent l'histoire des cultures et leur comparaison, il n'existe pas de pourcentage constant d'homosexuels qui attendraient simplement de faire leur apparition dans chaque société, et que n'affecterait aucun facteur, incitatif ou dissuasif. Dans la mesure où les expériences homosexuelles et l'éducation, faites et reçues au cours de

2. [suite] En outre les homo/bisexuels en France ont déclaré avoir subi des rapports sexuels imposés vingt fois plus souvent (6 % contre 0,3 %) que les hétérosexuels (A. MESSIAH, E. MOURET-FOURME « Homosexualité, bisexualité... », *Population*, 5, 1993, p. 1369-1370 tableau 11).

1. D.P. MCWHIRTER et A.M. MATTISON, *The Male Couple: How Relationship Develop*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1984, p. 269, tableau 41 (312 sujets); p. 271 pour les hétérosexuels. Il faut noter que les expériences dont fait état cette étude concernent le plus souvent des relations sexuelles avec d'autres jeunes garçons plutôt qu'avec des hommes, et il faut reconnaître que les hétérosexuels sont moins enclins à faire état de telles expériences. Il convient, de toute évidence, d'être très prudent avec toutes les statistiques fondées sur l'évocation de souvenirs d'enfance.

L'enquête ACSJ indique que la moitié des garçons (55 %) et des filles (47,9 %) ayant eu des relations homosexuelles ont eu leur premier rapport avant 15 ans (pour 25 % des garçons et 16 % des filles qui ont des relations hétérosexuelles) (B. LHOMOND, « Attirance et pratiques homosexuelles », *op. cit.*, p. 209-210, tableau 17).

l'enfance et de l'adolescence, contribuent à la formation de l'identité sexuelle, il convient de prendre très au sérieux l'influence de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, cherchent à recruter les jeunes.

Le choix individuel

Certains opposants au déterminisme extrême de certaines théories biologiques et sociologiques, choisissent l'autre extrême et estiment que l'orientation sexuelle est un mythe qui permet l'auto-justification, et que l'homosexualité relève en fait purement et simplement d'un choix personnel. Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, il existe effectivement un moment où l'individu doit choisir d'avoir ou non un rapport sexuel avec un autre individu. Il existe aussi des conditions qui font qu'un individu en arrive à avoir des rapports sexuels avec des personnes de son sexe sans y être poussé par un désir puissant ou enraciné. C'est, par exemple, souvent le cas des détenus qui ne se considèrent pas pour autant comme homosexuels et qui cessent d'avoir ce type de rapports après être sortis de prison et avoir retrouvé des partenaires du sexe opposé. Certains adolescents ou adeptes de la contre-culture peuvent choisir d'avoir des rapports homosexuels pour exprimer de façon provocante leur indépendance, leur individualité ou leur liberté par rapport à toute autorité. D'autres peuvent s'engager dans ce genre d'expérience par curiosité ou fascination de l'interdit. Certaines féministes estiment que la conclusion logique de leur rejet de la culture patriarcale doit les mener à chercher à se réaliser, dans tous les domaines importants de la vie – y compris le domaine sexuel – dans la communauté des femmes.

Ce sont là quelques-unes des raisons les plus fréquentes qui peuvent pousser un individu à choisir d'avoir une activité homosexuelle, pour un temps du moins, sans avoir pour autant d'inclination attribuable à la biologie, à la socialisation, à l'environnement ou au rôle précoce du comportement. La vérité, c'est que celui ou celle qui choisit de quitter la route clairement tracée de la monogamie hétérosexuelle peut trouver quantité de chemins qui mènent au plaisir sexuel. Nous pensons toutefois qu'il convient de faire la distinction entre ceux qui quittent la route en pensant trouver mieux ailleurs, et ceux pour qui la route est un lieu qui leur est étranger et insupportable. Il nous semble en effet clairement établi que certaines personnes ne désirent pas avoir d'intimité physique avec des représentants du sexe opposé, mais désirent en

avoir avec des représentants de leur propre sexe. Qui plus est, certains ressentent ce désir d'aussi loin qu'ils peuvent se souvenir.

Nous hésitons à parler d'*orientation* – un mot que nous avons évité au maximum d'employer dans cet ouvrage parce qu'il en est arrivé, pour beaucoup, à impliquer un comportement obligé, et donc, justifié. En d'autres termes, nombreux sont ceux qui pensent qu'*orientation* désigne ce qu'*est* un individu – lequel doit, bien entendu, *agir* en fonction de ce qu'il *est*. Et c'est ainsi qu'en deux pas vite franchis, il devient non seulement moralement justifié mais pour ainsi dire moralement obligé pour quiconque a une orientation homosexuelle d'avoir une activité homosexuelle.

L'erreur consiste ici à mettre en équation orientation sexuelle et *être*. Quoi que puissent en penser Freud, Foucault et la plupart de ceux qui occupent le devant de la scène médiatique, le désir sexuel n'est ni essentiel, ni nécessaire à un être quel qu'il soit¹. Ce n'est pas lui qui doit dominer l'individu. Nous avons un véhicule à quatre roues motrices ; nous ne devons cependant pas espérer éviter une contravention en expliquant à la police de l'autoroute que notre véhicule se promenait sur le talus parce que nous étions *mû* par nos quatre roues *motrices* ! De même, quand nous utilisons le terme *orientation*, nous ne parlons que de ce que *désire* un individu, et non pas de ce qu'il a le droit de faire, et encore moins de ce qu'il est contraint de faire pour exprimer ce qu'il est.

Un schéma à variables multiples

Les partisans des diverses théories étiologiques ne cessent de réclamer une poursuite des recherches dans l'espoir de voir leurs résultats confirmer leurs théories. Cette façon de faire permet, certes, de garder ouvert le robinet des subventions, mais il est cependant hautement improbable que les découvertes d'éléments nouveaux soient un jour suffisantes pour permettre à une théorie de se voir confirmée aux dépens de toutes les autres. Dans une certaine mesure, chaque théorie repose sur une information à tout jamais perdue, appartenant à un passé enfui ou au fonctionnement mystérieux de l'esprit humain. Mais dans une certaine mesure aussi, chaque théorie présente un aspect de la vérité. Par exemple, le fait que certains homosexuels présentent une disposition génétique élimine-t-il la possibilité que d'autres le soient

1. Comme nous l'avons dit au chapitre 3, la sexualité est de toute évidence essentielle à l'être, mais son champ est infiniment plus vaste que celui de l'activité sexuelle, et elle ne s'exprime d'ailleurs pas forcément par elle.

devenus sous l'effet de diverses influences ? Qui plus est, si une étude révèle que 50 % des sujets présentent une disposition génétique, et qu'une autre étude révèle, elle, que 50 % des sujets ont subi l'influence de la société, cela signifie-t-il que les deux théories rendent compte de tous les cas – ou qu'elles expliquent les mêmes 50 % ?

Peut-être était-il inévitable que face à tant de questions restées sans réponses – ou condamnées à demeurer sans réponses – certains chercheurs se tournent vers des théories étiologiques combinées¹. Il nous semble qu'il ne faut pas voir là une simple concession à la confusion, mais une juste appréciation de la complexité de la question. En d'autres termes, s'il était possible de faire abstraction des facteurs passionnels et politiques qui sont liés aux diverses théories, on découvrirait probablement, à l'œuvre dans chaque individu, plusieurs influences d'intensités diverses.

Aussi, plutôt que de privilégier une explication ou d'en éliminer une autre, nous proposerons un schéma qui les met toutes sur un pied d'égalité et les prend successivement en compte. Un tel schéma est nécessairement simplificateur puisque, chez chaque individu, les variables peuvent changer tant en intensité qu'en direction. Notre but est simplement de proposer l'une des façons possibles d'associer différentes théories. Dans le schéma ci-après, les mots soulignés sont les noms des théories étiologiques ou des influences évoquées précédemment. De chaque côté de chacune de ces théories, figurent des variables spécifiques qui permettent (côté droit) ou empêchent (côté gauche) de passer à la catégorie d'influence suivante.

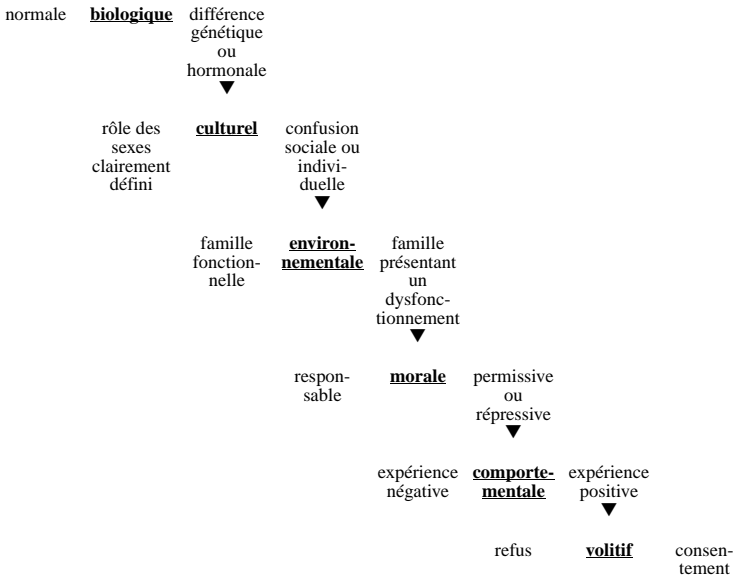
Si l'on s'en tient à un simple enchaînement des choses, chaque variable permet de passer à la catégorie suivante. Supposons, pour les besoins de la cause, qu'un garçon ayant une disposition biologique à un comportement sexuel non-conforme naisse dans un milieu « laxiste » qui associe un tel comportement à l'homosexualité, que ce garçon ait une famille qui présente un dysfonctionnement: la mère a une présence écrasante, le père est inexistant, que cet enfant grandisse sans recevoir d'autre éducation morale que celle qui lui permet de ne pas avoir de problèmes à la maison ou à l'école, qu'adolescent, il ait des relations sexuelles avec des personnes du même sexe, qui lui pro-

1. Byne et Parsons (« Human Sexual Orientation », p. 236-237) parlent de « schéma interactif » ; De Cecco et Elia (« Critique and Synthesis », p. 1-19) parlent d'une « synthèse » d'essentialisme biologique et de constructionisme social ; quant aux partisans des théories du développement, nombre d'entre eux reconnaissent l'existence possible d'un facteur biologique sous-jacent.

curent à la fois du plaisir et des amis : devenu adulte, il choisira de partir vivre dans une grande ville où il pourra faire sa vie au sein de la communauté homosexuelle.

À tout moment, l'introduction d'une variable fortement contraire aurait pu stopper cet enchaînement. Si, par exemple, le garçon était né dans un milieu traditionnel ou si sa famille, au lieu de présenter un dysfonctionnement, avait été fonctionnelle, où si, jeune adolescent, il avait fait l'expérience d'une réelle conversion dans une communauté chrétienne solide, il aurait pu, devenu adulte, avoir une identité hétérosexuelle.

Formation de l'identité homosexuelle : modèle à variables multiples



Nous tenons cependant à répéter que ce schéma est trop simple pour rendre compte de tous les cas. Il est possible de sauter certains niveaux, ou une des variables peut posséder une force suffisante pour pallier l'absence de certaines autres. Par exemple, un garçon peut n'avoir eu aucune disposition antérieure à une expérience sexuelle d'adolescence qui va soudain le convaincre de son homosexualité. Un autre peut présenter un tel degré d'efféminement depuis sa plus tendre